

NICK TOSCHES

## UNE SI DOUCE APOCALYPSE



Photo: Philippe Dollo.

Longtemps, Nick Tosches s'est senti en phase avec la ville qu'il habite, New York. Et dans une moindre mesure avec les Etats-Unis, pays dont il a sondé, tel un archéologue du savoir, les arrière-fonds (et les bas-fonds), afin d'en écrire l'histoire des mentalités – une histoire bien plus souveraine que l'histoire officielle. S'il reste toujours porté par ce balancement qui le mène d'un extrême à l'autre de lui-même – faire face et déguerpir –, l'écrivain semble être devenu étranger à une ville qui ne vit plus désormais que dans sa mémoire. D'où la rage froide qui anime son texte. On pourrait la confondre avec la haine si son auteur, nourri par la lecture des textes anciens, ne faisait preuve d'un humour salvateur dans sa vie et ses écrits. Mais reste, pour lui, face à la vulgarité de ces temps endormis et sans élégance, une seule échappatoire possible: partir. B. L.

« Tout change et rien ne change. Mais à mes yeux, tout s'est détérioré à New York et en Amérique. C'est dingue que ce pays puisse croire les yeux fermés en un homme politique, en particulier en ce putain de faux Chrétien, et à toute cette hypocrisie du politiquement correct. Un gouvernement fantoche, qui, chaque jour, avec la complicité des médias, brade le mot « liberté ». C'est ridicule. Jamais les gens n'ont été aussi soumis qu'aujourd'hui, ni autant influencés par les médias, la publicité, le divertissement et toutes ces conneries qui nous ont filé la paranoïa post-mortem, ont aseptisé le langage et tuent toute pensée et toute émotion dans l'œuf. Nous vivons au cœur d'un gigantesque mensonge qui génère une nouvelle génération d'esclaves – une nouvelle forme d'esclavage: celui de l'argent, d'un rêve américain à la con qui n'est rien de plus qu'un mauvais narcotique. Mais ce genre de rêves a toujours été un marché de dupes. Et les politiciens tirent leur épingle du jeu alors que la situation sociale est désastreuse.

A mon sens, ce pays est vraiment malade. Et sa maladie, c'est la médiocrité. Je préférerais ne pas y penser, mais elle est partout. Le reste du monde, que nous avons contribué à façonner, risque de payer le prix fort. Le ver est déjà dans le fruit. Je pense parfois que le monothéisme est la source de tous les maux. J'aimerais que les choses changent, mais quelque chose s'est effondré. Cela me rend mélancolique. Je ne devrais pas me plaindre, j'ai eu de la chance. Mais chaque jour, les choses ne font qu'empirer ici et je me sens de plus en plus comme un étranger dans mon propre pays. Ce sentiment d'étrangeté m'empêche de donner une image fidèle de la situation, mais l'atmosphère a changé, et ça continue de se dégrader. New York n'est plus qu'un souvenir pour moi. L'originalité et l'intelligence se meurent chaque jour davantage. J'ai fini par adopter une attitude de résignation sereine face à la réalité. Une triste réalité. J'accepte ma solitude. Certaines personnes que je connais ont baissé les bras et sont retournées au néant. Beaucoup de rage et de confusion, puis plus rien. Beaucoup de gens ont aussi perdu leur emploi, leur maison. Il y a quelques années, les rues étaient vivantes. On y entendait rire les enfants. Où sont ces enfants aujourd'hui? Où est leur liberté? Une nouvelle génération d'âmes mortes: mortes à l'imagination, mortes à tout.

Quand j'étais jeune, quand j'ai commencé à écrire, il existait pas mal de maisons d'édition indépendantes. Il y avait une ribambelle de librairies indépendantes et de magazines intéressants. Les gens qui les dirigeaient étaient des êtres humains, pour le meilleur ou pour le pire. Mais les années ont passé et aujourd'hui, on a l'impression qu'il ne reste plus personne, ou presque. Il n'y a plus d'underground – en termes d'art ou de prétendue culture. Dieu seul sait ce qu'un patron d'une grande société d'édition est capable de lire. On ne publie plus que ce qu'on juge facile à vendre. Ce que ce pays revendique, avec le plus grand sérieux, comme sa culture, illustre parfaitement sa propre imbécillité. Au départ, l'Amérique était l'enfant turbulent de l'Europe, avec pour seules traditions culturelles celles héritées du Vieux Continent. Ce pays sans racines a fait des choses qui ont changé le cours de l'Histoire. Mais à présent, ces choses sont toutes mauvaises, l'Amérique est une maladie et elle a contaminé le monde. Les Etats-Unis n'ont plus d'âme, c'est fini. »

Nick Tosches, New York, février 2005.  
Traduit de l'américain par Julia Dornier

**BIOGRAPHIE /** Poète, biographe, reporter, et romancier, Nick Tosches est né à Newark, dans le New Jersey, en 1949. Il a grandi à New York dans les milieux les moins « recommandables », puis est devenu un écrivain sans complexe et atypique, sachant jouer – parfois dans un seul livre – d'à peu près tous les registres (roman, récit, essai, poésie). Parmi ses plus beaux livres, citons: *Trinités* (Gallimard, 1994), *Héros oubliés du rock'n'roll* (Allia, 2000), *Hellfire* (Allia, 2001), *Night Train* (Rivages, 2002) et *La Main de Dante* (Albin Michel, 2003). En juin prochain paraîtra aux Etats-Unis *King of the Jews*, l'histoire « transgressée » d'Arnold Rothstein, grand argentier de la pègre new-yorkaise dans les années 1930.